

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-10-09

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe ne veux dire à personne, pas même à vous, pas même à moi-même, de quelle impatience je suis dévoré. J'attendais un courrier ce matin, il ne vient pas. Je vois dans le journaux anglais que les Chambres sont convoquées pour le 28 octobre.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 568/253

Information générales

LangueFrançais

Cote1251-1252, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840
9 heures

Je ne veux dire à personne, pas même à vous, pas même à moi. même, de quelle impatience je suis dévoré. J'attendais un courrier ce matin. Il ne vient pas. Je vois dans les journaux anglais que les Chambres sont convoquées, pour le 28 octobre. Dans vingt jours ! Et d'ici là, que se passera-t-il ? Que va-t-on m'envoyer, me donner à dire, à faire ici ? Je persiste à croire à la paix très décidément. Il faudra encore bien des méprises pour amener la guerre. J'espère qu'il n'y en aura pas assez, de part ni d'autre. Dans vingt jours enfin. J'ai le cœur et l'esprit pleins, pleins ! Quel moment que l'ouverture des Chambres si tout est encore en suspens ! Vous vous porterez bien, n'est-ce pas ? Je n'aurai pas à m'inquiéter sur vous ? Je vous quitte. Je ne puis pas parler.

3 heures

Ma disposition est toujours la même. Je veux pourtant vous parler. On est inquiet ici. Je ne veux pas dire très inquiet. On n'est jamais très inquiet. On est très brave et très en sureté. C'est heureux d'être une grande nation avec l'Océan pour enceinte continue. Mais on redoute réellement, sinon les périls du moins les maux de la guerre. Et puis, on n'a nul goût pour une rupture avec la France ; on tient vraiment à vivre en paix et en amitié avec la France. Cela est profitable et cela a bon air. Les deux grands pays civilisés ; two gentlemen-countries. Et puis encore, au fond du cœur, on aurait honte d'une guerre si peu motivée, amenée uniquement parce qu'on ne l'aurait pas prévue, parce qu'on ne l'aurait pas crue possible. Car si on l'avait crue possible, on n'aurait certainement pas fait ce qui peut l'amener. Voilà la disposition au vrai. Je ne puis pas ne pas croire qu'on peut encore en tirer parti et sortir de cet abominable défilé. Mais, dans les actes et les paroles, la nuance est délicate et indispensable à saisir. En même temps qu'on a envie d'éviter la guerre et de s'accommoder, on est fier surceptible même. Pour rien au monde, on ne voudrait avoir, l'air de céder à la menace. On est, à cet égard, d'une préoccupation presque malade. Ma principale inquiétude de ce moment est là. De part et d'autre, on a la peau d'une sensibilité prodigieuse. Il y faut des mains de velours. Mains rares, surtout après tant de révolutions, et de guerres.

Avoir raison au fond, et raison dans la forme, c'est beaucoup exiger. Ce sont des moments bien périlleux que ceux auxquels la perfection seule suffit. Et qui sait si la perfection même suffirait ? Je passe ma journée, en alternatives d'inquiétude et d'espérance, situation fort contraire à ma nature qui est portée à conclure, non à flotter et quand elle a conclu, à marcher ferme selon sa conclusion. Par mon instinct je dirai plus par mon expérience, j'ai confiance, grande confiance dans le courage au service du bon sens. Mais l'épreuve peut être bien rude. Et encore je ne vois les obstacles que de loin.

Je désire beaucoup, en me rendant à la session, pouvoir aller prendre ma mère et mes enfans au Val-Richer et les ramener avec moi à Paris. Je respirerais deux ou trois jours l'air de la campagne. Je ferais ce que vous me conseillez et j'arriverais un peu reposé. Car j'arriverai. C'est encore une chose dont je ne peux pas parler. Je n'ai point de petite nouvelle à vous mander. Je me trompe. M. de Brünnow, vient de m'écrire pour me prier d'aller après-demain prendre du thé et jouer au Whist à

Ashburnham house. Je ne suis encore entré qu'une fois dans cette maison là, et certes pas avec indifférence. Unir à ce point dans le présent et étrangers, dans le passé, cela ne vous semble-t-il pas impossible ? Le comte de Noé est venu me voir il y a deux jours, m'apportant la nouvelle que Mad. Sébastiani était morte, morte à Richmond, au Star and Garter. C'est Mad. Bathiany qui est morte là. Voilà l'ordonnance de convocation, des chambres dans la seconde édition du Morning Post. C'est bien pour le 28. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/504>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 9 oct.e 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

434

London. Vendredi, 9 oct^r 1840
9 heures.

1257

Je ne veux dire à personne,
pas même à vous, pas même à moi
même, de quelle impatience j'ai
besoin. J'attendrais un courrier ce matin.
Il ne vient pas. Je vois dans le journal
anglais que la Chambre s'est réunie
pour le 28 octobre. Dans vingt jours !
Je suis là, que se passera-t-il ? Que
va-t-on m'envoyer, me donner à dire,
à faire ici ? Je préfère à croire à
la paix, tout d'ici. Il faudra
encore bien de méprise pour amener
la guerre. L'empire qu'il n'y en aura
pas, aucun, de part ni d'autre. Dans
vingt jours enfin. J'ai le cœur si
léger, plein, plein ! Quel moment
que l'ouverture de la Chambre et tout est
encore en suspens ! Vous vous portez
bien, n'est-ce pas ? Je n'ai rien par à

434

London. Vendredi 9 oct. 1840
9 heures

1257

Je ne veux dire à personne,
pas même à vous, pas même à moi
même, de quelle impatience je suis
livré. J'attendais un courrier ce matin.
Il ne vient pas. Je vois dans le journal
anglais que la Chambre sera convoquée
pour le 28 octobre. Dans vingt jours !
Je suis là, que se passera-t-il ? Que
va-t-on m'envoyer, me donner à dire,
à faire ici ? Je préfère à croire à
la paix, la l'idée même. Il faudra
encore bien se méprendre pour amener
la guerre. J'espère qu'il n'y en aura
pas avec, de paix ni d'autre. Dans
vingt jours en fin. J'ai le cœur et
l'esprit pleins, pleins ! Quel moment
que l'ouverture de la Chambre. Et tout est
encore en suspens ! Vous vous perdez
bien, qu'est-ce pour ? Je n'ai rien par à

de l'inquiéter sur vous ?

Je vous quitte, je ne puis pas parler.

3 heures.

Ma disposition est toujours la même. Je
veux cependant vous parler.

On est inquiet ici, je ne veux pas
dire très inquiet. On n'est jamais très inquiet.
On est très brave et très en garde. C'est
honteux d'être une grande nation avec
l'Océan pour enceinte continue. Mais on
s'efforce tellement, sinon les perdre, du
moins les empêcher de la perdre. Et puis,
on n'a nul goût pour une rupture avec
la France, on tient vraiment à vivre
en paix et en amitié avec la France.
Cela est profitable et cela a bon air.
Les deux grands pays civilisés, deux
gentlemen-countries. Je puis encore, au
fond du cœur, en avoir honte d'une
guerre si peu motivée, amenée unique-
ment parcequ'on ne l'aurait pas
prévüe, parcequ'on ne l'aurait pas
cru possible. Car si on l'aurait crue

1252
petite, on n'aurait certainement pas fait
la qui pour l'amener. Voilà la disposition
au vrai. Je ne puis pas ne pas croire
qu'on peut encore en tirer parti et l'ordre
de cet abominable défilé. Mais, dans
les actes et les paroles, la nuance est
essentielle et indispensable à saisir. En
même temps qu'on a envie d'éviter la
plume et de s'accommoder, on est fier,
insupportable même. Pour rien au
monde, on ne voudrait avoir l'air
de céder à la menace. On est, à cet
égard, d'une préoccupation presque
malade. Ma principale inquiétude
de ce moment est là. De par et
d'autre, on a la peau d'une sensibilité
prodigieuse. Il y faut de, mains de,
relancer. Mains braves, surtout après
tant de révolution et de guerres.
Il y a raison au fond, et raison dans
la forme, l'est beaucoup exigée. Le
tout est, moment, bien pénible que
l'on a, la perfection seule
suffit. Et qui est de la perfection.

même souffriront ? Je passe ma jeunesse après demain
 en alternative d'inquiétude et d'espérance. Je suis à Ashbur
 situation fort contraire à ma nature encore entre q
 qui est portée à conclure, non à flatter. En, et les. p
 et quand elle a conclu, à marcher ferme à ce point de
 selon la conclusion. Par mon instinct, dans la panie
 je dirai plus, par mon expérience, j'ai pas impari ble
 confiance, grande confiance dans la Le comte de
 courage au service du bon droit. Mais il a deux jours
 l'épreuve peut être bien rude. Et que Mark. Sch
 encore je ne vois le obstacle que de à Richmond
 loin. Mais Bathia

Je desire beaucoup, en me rendant
 à la session, pouvoir aller prendre
 ma mère et son enfant au Val-Archer
 et la ramener avec moi à Paris. Je
 respirerois deux ou trois jours l'air de
 la campagne. Je ferois ce que vous
 me conseilleriez, et j'arriverois un peu
 reposé. Car j'arriverois. C'est encore
 une chose dont je ne puis pas parler.

Je n'ai point de petite nouvelle à
 vous mander. Je me lamente. M. de Brémas
 vient de m'écrire pour me prier d'aller

Portia Por
 des chambres
 du Morning.
 Adieu. A

ma jeunesse
à l'espérance
à ma nature
non à flatter
à marcher ferme
mon instinct
expérience, j'ai
une dans le
bon sens. Mais
rude. Et
telle que de

en me rendant
les prendre
au Val-Arthur
à Paris. De
jours l'air de
ce que vous
étiez un peu
C'est encore
pas parlé.

la nouvelle d'
me, de de Brim
à Paris d'aller

après demain prends du thé et j'aurai
habitué à Ashburnham-house. R. ne s'agit
encore entre qu'une fois dans cette maison
là, et cela par une indifférence. Mais
à ce point dans le présent et l'avenir
dans la pauvre, cela ne vous semble-t-il
pas impossible ?

Le comte de Mœ est venu me voir il
y a deux jours, m'apporant la nouvelle
que M^{re} Sebastiani était morte, morte
à Richmond, au Star and Garter. C'est
M^{re} Bathian qui est morte là.

Portez l'ordonnance de l'ouverture
des Chambres dans la seconde édition
du Morning Post. C'est bien pour le 28.

Adieu, Adieu.